

LES BATEAUX DE NUIT DE L'ÎLE DE SEIN
AR VAGOU-NOZ ENEZ SUN

Drevezadur vihan e koun (hag e mod) Anatole, ar vraz
Petit pastiche à la mémoire (et à la façon) d'Anatole Le Braz

« Cette histoire s'est passée peu de temps après la Grande Révolution qui fit trembler le pays. J'étais alors une petite fille de douze ans ; j'en ai maintenant soixante-cinq, pourtant mes souvenirs sont aussi clairs que si les événements s'étaient déroulés hier.

Ma famille vivait alors dans une petite maison isolée au bord de mer, presque à la pointe de l'île de Sein. Mon père et ma mère exerçaient le dur métier de goémonier. Ils travaillaient des jours durant les jambes plongées dans l'eau froide, subissant les embruns marins. Ils ramassaient les algues des galets et les déposaient dans de grandes mannes en osier qu'ils portaient sur leur dos ; puis ils fixaient la charge à l'aide d'une baguette nommée la *bazh bezhinenn* (bâton à algues), allaient la déverser dans une carriole qu'ils laissaient derrière eux sur la plage, puis recommençaient. Mes deux frères et moi les aidions dans cette tâche dans la mesure de nos moyens.

Le goémon ramassé était ensuite vendu par mon père aux pêcheurs, qui se chargeaient de le revendre à leur tour sur les marchés du continent. Fermiers et paysans appréciaient beaucoup le goémon, qu'ils épandaient dans leurs champs pour fertiliser les terres. Aussi, bien que la besogne fut rude, le ramassage des algues nous mettait à l'abri du besoin et nous ne manquions de rien.

Cependant, un jour d'hiver vint que mon père prit si froid qu'il tomba malade et dut s'aliter. Le repos, loin d'améliorer sa santé, ne la vit qu'empirer.

Un soir après le souper, alors que mon père sentait ses forces décliner, il demanda à ma mère d'aller au bourg chercher le prêtre et de le prier de venir incontinent l'assister dans ce qui pourrait bien être ses derniers instants. Ma mère fut bien entendu bouleversée par la requête de mon père. Comme elle se refusait à le laisser seul, il lui avança que moi, la plus âgée et la plus raisonnable des trois enfants, pourrais le veiller le temps de son absence.

Ma mère obtempéra de mauvaise grâce, et courut au presbytère pour y quérir le prêtre. Vous n'êtes pas sans savoir comment le vent souffle fort sur notre île ; en outre, cheminer en pleine nuit et sans lumière sur les sentiers serpentant au milieu de la lande n'est pas une chose aisée. Aussi, bien que le bourg ne fut qu'à 2 km de la pointe où nous vivions, je savais que ma mère ne serait pas de retour avant plusieurs heures.

Après avoir couché mes deux frères, je m'assis donc sur le bord du *banc-tossel* à côté du lit clos où mon père se trouvait allongé, et commençai à réciter des *Paters* pour son rétablissement. Au bout d'une demi-heure, le temps me semblait si long que je m'arrêtai. Je considérai alors silencieusement mon père, qui se tenait les yeux fermés, le teint pâle comme celui d'un cadavre et la respiration sifflante entrecoupée régulièrement par des quintes de toux.

Mes frères et moi avions toujours eu peur de notre père, qui avait des manières rudes et franches comme tous les gens de la mer –bien qu’en vérité il ait été un homme juste et foncièrement bon. Mais le voir ainsi à bout de force, presque à l’article de la mort, était encore plus effrayant et me peinait grandement.

J’étais plongée dans cette sombre réflexion lorsque mon père ouvrit subitement les yeux, et me demanda :

« - Katell, est-ce que tu as entendu ?

- Je n’ai rien entendu, père. »

Je tendis l’oreille et ne pus distinguer rien d’autre que le meuglement du vent sur la grève et les craquements de la maison résistant à ses assauts. Mon père parut rassuré, et fit mine de se rendormir. Quelques instants plus tard, il se réveillait toutefois à nouveau et me disait :

« - Katell, ouvre la fenêtre, regarde la mer et dis moi si tu y vois quoi que ce soit d’anormal. »

J’obéis, et ouvris donc la fenêtre avec précaution pour que le vent froid ne s’engouffre pas à l’intérieur de la maison. J’observais le petit bout de mer qui s’étendait dans mon champ de vision, sans pouvoir y déceler le moindre détail qui aurait mérité mon attention.

De son lit, mon père s’impatiente :

« - Alors ! Vois-tu quelque chose ?

- Non, père, je ne vois rien.

- Ce n’est pas bon, tu ne peux rien voir depuis l’intérieur. Va donc devant la maison, et regarde attentivement la mer. »

Un peu étonnée par cette étrange demande, et sentant l’inquiétude grandir en moi, je passais mon jupon et mon corsage. Puis je sortais de la maison -non sans avoir pris soin de laisser la porte légèrement entrebâillée, et allait me poster sur le seuil. La plage et la mer se trouvaient à une cinquantaine de mètres de moi ; je les scrutais à la recherche du détail inhabituel qui aurait pu expliquer le comportement de mon père.

La mer était très agitée par le fort vent qui soufflait, donnant naissance à de hautes vagues qui luisaient sous la lumière de la lune. Celle-ci disparaissait de temps en temps derrière de gros nuages noirs, mais la visibilité restait cependant relativement bonne.

Je restais ainsi pendant plusieurs longues minutes, à observer silencieusement l’océan, grelottant de froid –et, je dois le reconnaître, un peu de peur. De l’intérieur, j’entendis mon père me héler :

« - Katell, vois-tu quelque chose ? »

J’allais lui répondre par la négative... lorsque je distinguais une petite lumière qui luisait faiblement au milieu de la mer. Elle était faible, tremblotante, et montait et descendait avec les vagues, comme une chandelle qu’on aurait laissé dériver au gré du courant.

Je criai alors à mon père :

« - Il y a une lumière, on dirait qu’elle flotte sur l’eau ! ».

Mon père ne répondit pas. Je continuais à regarder la lumière, plissant les yeux pour pouvoir distinguer le navire ou l’embarcation qui en aurait été à l’origine. J’en fus

cependant incapable, ou bien que la lumière flottait *vraiment* au dessus de la mer, ou que l'embarcation était trop petite pour que j'arrive à la distinguer à cette distance. De même, la curieuse lueur n'émettaient aucun son : ni voix de matelot, ni le clapotement qu'auraient normalement produit les rames en frappant l'eau en cadence ne me parvenaient.

C'est au bout de plusieurs minutes, alors que j'observais toujours ce que je pensais être un canot cherchant à accoster, qu'une deuxième lumière apparut un peu plus loin de l'autre. Elle lui était formellement identique : une luciole fantomatique voguant au fil des vagues. Puis une troisième s'alluma. Et une quatrième... si bien qu'au bout de quelques minutes, il y avait une dizaine de ces lumières tremblotantes, se suivant les unes derrières les autres au beau milieu de l'océan.

Loin de se rapprocher du rivage, elles semblaient plutôt s'éloigner vers le large de telle sorte que la première lueur que j'avais pu voir commençait déjà à s'estomper dans l'obscurité de la nuit.

Il se dégageait de cette scène un tel sentiment d'étrangeté que j'en fus profondément troublée. J'ignore combien de temps je restais ainsi à contempler ce mystérieux ballet de chandelles sur la mer, mais je dus perdre sens de la réalité car mon père, apparemment inquiet par mon absence de réaction, me tira de ma torpeur en m'appelant depuis l'intérieur de la maison :

« Katell ! Que se passe-t-il ? Rentre à la maison ! »

Avant de me réfugier à l'intérieur, je me retournai une dernière fois pour regarder l'océan ; mais les lumières avaient presque toutes disparu, aspirées dans les ténèbres du lointain.

De retour à la maison et après avoir refermée derrière moi la porte d'entrée, je m'approchai de mon père alité et tentai de lui décrire du mieux que je pus, avec mes mots d'enfants, le curieux spectacle auquel j'avais assisté. Au fur et à mesure de ma description, je pouvais voir la consternation grandir sur son visage. Au bout d'un moment, inquiète, je m'arrêtai... mais mon père me fit signe de continuer d'un bref signe de la tête.

Lorsque j'eus fini, il avait presque les larmes aux yeux ; il poussa alors un long soupir et me dit d'un air ému :

« - Ma petite, ce sont là des choses terribles que tu me rapportes. Sais-tu ce que tu viens de voir ? »

Bien entendu, je hochai négativement la tête. Mon père reprit alors d'une voix faible :

« - Ces lumières que tu as vu, ce sont des sorcières se rendant au *sabbad-mor*, le sabbat de la mer. Les sorcières sont des iliennes, comme nous ; des veuves ou de vieilles femmes que tous les gens de l'*enez Sun* connaissent, mais qu'ils préfèrent éviter de nommer à voix haute et dont ils se tiennent à l'écart.

Ces sorcières tirent les fils du destin gouvernant chacune de nos vies, et possèdent le don de vouer les gens à la mer. Pour cela, elles se réunissent dans un endroit connu d'elles seules, perdu au milieu de l'océan ; là, elles invoquent les mauvais esprits des eaux et des vents, et décident du trépas des habitants de l'île dont le temps est venu. »

Mon père fut interrompu pendant quelques minutes par une violente quinte de toux, qui me sembla interminable. Puis il se reprit et continua :

« - Les sorcières n'utilisent pas de canots comme les marins. Pour rejoindre le lieu du sabbat de la mer, elles font usage de *bagoù-sorceres*, des bateaux sorciers. Elles s'accroupissent dans une manne en osier, comme celle que ta mère et moi utilisons pour ramasser le goémon ; elles utilisent leur *bazh bezhinenn* en guise de gouvernail et d'aviron, et c'est dans cette sorte d'embarcation qu'elles gagnent le large. J'ai entendu dire qu'elles fixaient une chandelle sur le bord du panier pour pouvoir se reconnaître dans les ténèbres ; pour sûr, voilà l'origine des lumières que tu as vu voguant sur la mer...

... Et si tu as pu les observer, cela ne peut vouloir dire qu'une chose : il y a malheur sur un des membres de notre famille. »

Je restais là interdite, sans dire un mot, essayant de comprendre la portée des propos de mon père. Celui-ci dû remarquer mon trouble, car il tenta de me consoler du mieux qu'il put de sa voix fatiguée :

« - Ne t'en fais pas. En ce bas monde, tout se fait selon la volonté de Dieu. Toutes mauvaises qu'elles soient, les sorcières ne font jamais qu'obéir sans le vouloir à la décision divine. »

Puis, réalisant que cette idée n'était pas davantage à même de me rassurer, il s'empessa de me faire penser à autre chose en m'occupant à une tâche quelconque :

« - J'ai froid. Sois gentille, et va attiser le feu. Tu mettras ensuite des braises dans la bassinoire pour chauffer le lit, et nous réciterons ensemble quelques prières en attendant le retour de ta mère et du recteur. »

Ma mère revint en effet peu de temps après, accompagnée du prêtre comme elle l'avait promis. Mon père devait trépasser dans les heures qui suivirent, après que le recteur eut terminé de lui administrer les derniers sacrements. Quand aux lumières des *bagoù-sorceres*, de ma vie je ne les ai plus jamais revues.

Doue de bardono d'an Anaon ! Puisse Dieu pardonner aux défunts ! »